

BUREAUX : RUE NAIN

ABONNEMENTS : ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire.

ANNONCES: 20 centimes la ligne RECLAMES: 25 centimes — On traite à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GERANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, chez le gérant du journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, Libraire, rue Grande-Chaussée; A Paris, chez M. Havaux, Laflotte-Bullier, 4, rue de la Bourse; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 17, 7 02, 8 12, 9 48, 11 37, m., 12 26, 1 56, 3 42, 5 11, 6 45, 7 38, 9 36, 11 11, s. — Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 33, 7 08, 8 43, 10 13, 11 23, m., 1 15, 2 46, 5 03, 6 03, 8 13, 10 22, 11 31, s. — Lille à Roubaix, 5 20, 6 50, 8 25, 9 55, 11 05, 12 57, 2 28, 4 45, 5 45, 7 55, 10 05, 11 45. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 10, 6 53, 8 03, 9 41, 11 28, 12 17, 1 47, 3 33, 5 02, 6 06, 7 28, 9 24, 11 02. Mouscron à Lille, 6 43, 7 53, 9 31, 11 18, 12 05, 3 21, 4 50, 5 57, 7 40, 9 10.

ROUBAIX, 4 MAI 1875

Chronique politique

Si tu me trompes une fois, dit un proverbe arabe, c'est ta faute; si tu me trompes deux fois, c'est la mienne. Ceux mêmes des membres de l'Assemblée qui se font encore l'illusion de ramener M. Thiers à des sentiments conservateurs doivent sérieusement, avant de s'engager dans une nouvelle expérience, méditer ces paroles de l'Orient. A Bordeaux et pendant la Commune ce fut la faute de M. Thiers; depuis lors, c'est la faute de la majorité. Veut-elle en ajouter une autre, faute dernière, irrémédiable, aux précédentes, déjà trop tristes hélas! et dont nous portons déjà la peine? Nous ne l'osons croire, parce que nous n'osons croire à la ruine de la patrie.

Il n'y a plus rien à attendre du président de la République. Ce qu'il promettra, s'il veut encore promettre quelque chose, il ne le tiendra pas. Il est livré à toutes les influences mauvaises et voici que l'on parle non plus maintenant de modifier le ministère dans un sens conservateur, mais au contraire de remplacer les seuls ministres qui représentaient dans le cabinet la politique conservatrice bien timide, certes! et bien peu efficace.

A la fin de ses jours, M. Thiers se rappelle un mot du milieu de sa carrière, lequel résumait les aspirations et les opinions de ses jeunes années. Il a dit: « Je suis le fils de la Révolution; je ne trahirai pas ma mère. » Ah! cette profession de foi, il est en train de la justifier. Pour notre part, nous estimons qu'il y est toujours resté fidèle. Mais le temps n'est plus à discuter sur les choses passées, le présent suffit amplement à nous avertir de ce qui sera. Or, cela n'est plus douteux, à moins d'être sourd et aveugle, M. Thiers est aux mains de la Révolution et l'heure est venue où il va livrer la France. Cette besogne est déjà faite en partie.

Nous ne voulons pas discuter ici les sentiments, les intentions du président de la République; ses sentiments peuvent être droits, ses intentions pures. Ni cette droiture, ni cette pureté ne changeront rien à la situation. Il est aujourd'hui de notoriété publique que M. Thiers qualifie de « légitimes aspirations », ce qu'il appelait naguère odieux et criminel; les éléments du désordre contre lesquels il n'avait point assez de justes anathèmes ont soudain changé de caractère et entrent en comparaison, en lutte acceptable avec les principes de la conservation sociale. Eh, puisqu'il faut le répéter encore, ce n'est pas pour ceux-ci que combat M. Thiers. Non! car c'est son administration qui a patroné dans la Nièvre M. Thurgigny; dans la Marne, M. Picart; dans le Jura, M. Gagneur. — C'est son administration qui n'a pas combattu dans la Gironde M. Dupouy; dans les Bouches-du-Rhône, M. Lockroy; — c'est son administration qui aurait voulu faire échouer M. du Bodan au profit du radical M. Beauvais dans le Morbihan; — c'est lui-même enfin qui

a mis dans les proclamations de M. de Rémusat les plus tristes équivoques, qui a quêté pour son ministre l'appui d'une patrie de la presse conservatrice, qui a tenu officiellement et publiquement la main aux hommes du 4 septembre et aux hommes de la Commune, car le citoyen Cernuschi était l'un de ses tenants.

A quoi bon sonder les sentiments et les intentions, ces actes ne suffisent-ils pas? Et depuis, que voit-on? Les reproches les plus amers à cette majorité qui, dès le premier jour, avait fait de lui le chef écouté de l'Etat; les menaces les moins déguisées, les encouragements les plus clairs aux hommes de désordre, l'acceptation même de la formule révolutionnaire, le joli nom de République progressive. Il y a plus: on laisse ou fait faire dans ses journaux officieux les avances les plus aimables au vainqueur de dimanche. Le *Bien public* mentionnant la lettre de Barodet parue il y a trois jours — on a pris le temps de la réflexion — dit avec une satisfaction évidente:

« On sait donc maintenant que le nouvel élu « veut fonder la République sur le respect des lois, sur l'autorité souveraine du suffrage universel; que sa candidature « n'était pas une candidature de combat... qu'il s'agissait bien moins de lutter contre le gouvernement que de l'éclairer... que l'esprit de concorde et d'union a trouvé dans l'ex-maire de Lyon un représentant de plus. »

Nous sommes heureux d'enregistrer cette déclaration, mais nous doutons qu'elle cause une égale satisfaction à tous les électeurs de M. Barodet. Sur les 180,000 électeurs, il en est un certain nombre qui doivent reconnaître aujourd'hui que le 27 avril a été pour eux une journée des dupes: *sic vos non vobis.*

Et voilà comment M. Barodet est désormais porté au contingent gouvernemental. Le *Bien public* et M. Thiers peuvent se frotter les mains de cette habileté, elle produira de tout autres impressions sur les esprits honnêtes; ils se demanderont partout en France si ce n'est pas assez d'équivoques, assez de compromis, assez d'abaissements comme cela. Si M. Thiers lit les journaux étrangers, il doit bien voir quelle pitié profonde sa politique inspire; il a dû noter ce mot cruel de la *Gazette de la Croix*, peu suspecte de partialité en notre faveur: « M. Thiers suit une politique qui sera funeste à la France. » — Et quoi qu'en puissent dire les grands financiers de la République française, le président de la République, si la vérité peut encore parvenir jusqu'à lui, si l'orgueil du pouvoir, l'adulation des courtisans et les récriminations des hommes de la gauche ne lui ont pas enlevé jusqu'à la plus simple perception des choses, doit bien savoir quel coup profond viennent de recevoir toutes les affaires renvoyées désormais, selon le mot expressif d'un des premiers banquiers de Paris, à *Fin République.*

Nouvelles du jour

On parle de plus en plus de modifications ministérielles. Voici les noms des ministres sortants et des futurs ministres. MM. de Goulard, de Cissey et Teisserenc de Bort seraient remplacés par MM. Grévy, Chanzy et Germain. Mais la fête ne serait pas complète si M. Dufaure restait à son poste! Nous donnons cette nouvelle sous toutes réserves, bien entendu. En ce moment, moins que jamais nous croyons pourtant qu'il n'y a pas de fumée sans feu.

Une dépêche qui nous est communiquée nous annonce que les pèlerins français sont arrivés à Rome. Le voyage s'est effectué dans les meilleures conditions. L'accueil fait aux pèlerins a été excellent. La dépêche ajoute que le Saint-Père continue de bien se porter; il donne des audiences tous les jours.

Voici le texte de la proposition Bérenger qui sera déposée à la rentrée: « L'Assemblée nationale se prononcera sur la forme définitive du gouvernement avant de nommer les commissions qui seront chargées de statuer sur l'organisation des pouvoirs publics. »

Le *Petit Moniteur* annonce que la commission de la répartition des indemnités vient de terminer son travail.

La *Patrie* assure qu'il circule, dans les régions présidentielles, la nouvelle que certains membres de la droite seraient allés trouver successivement M. Thiers pour lui faire part de leur appréhensions en présence de la situation. M. Thiers aurait parlé dans le sens de la conciliation.

A l'exemple du général de Bellemare le capitaine Cord avait interjeté appel devant le conseil d'Etat d'une décision de la commission de révision des grades. Sa requête a été rejetée.

Le bruit d'après lequel la banque de Prusse aurait refusé des traités présentés par des maisons françaises pour le paiement des 250 millions est dénué de fondement.

Plusieurs journaux qui se disent bien informés annoncent, depuis deux jours, que NN. SS. Lachat et Mermillod viennent d'arriver à Paris. *L'Evénement*, voulant renchérir, entre dans les plus minutieux détails: « Mgr Mermillod vient d'arriver à Paris. Il s'est rendu à l'archevêché, où il a été reçu par Mgr Guibert. »

L'entretien des deux prélats a été long. Une série de conférences religieuses résultera de cette entrevue. Elles seront faites par Mgr Mermillod, pendant le mois de Marie, à Notre-Dame et à la Madeleine. Nous en donnerons les dates demain.

Nous avertissons charitablement *L'Evénement* qu'il fera sagement de ne pas s'aventurer à donner les dates. Ni Mgr Lachat ni Mgr Mermillod ne sont à Paris, et aucun des deux prélats n'a fait savoir qu'il dût y venir prochainement.

On en rira longtemps: M. de Girardin, causant avec M. de Goulard, dans le salon de la princesse de Troubestok, avait ensuite envoyé le dialogue au journal *Le Soir*, sans signor, bien entendu. Hier, la *Liberté*, dirigée par un neveu du célèbre journaliste, appelle cette politique « la politique de la rue des Canettes. » — Là dessus, le *Soir* piqué, réplique que le dialogue est dû à la plume de l'oncle de M. Léonce Détroyat. Qui est attrapé?

Le gouvernement de Soleure a voulu poursuivre Mgr Lachat jusque sur le territoire de Lucerne où il s'est réfugié; il a sommé le gouvernement de ce dernier canton d'empêcher le prélat exilé de faire aucun acte de juridiction épiscopale. Il a simultanément envoyé une missive

sur le même sujet au conseil fédéral, par laquelle il prie cette autorité de prendre des mesures pour empêcher toute immixtion ultérieure de Mgr l'évêque Lachat dans les affaires que le gouvernement solois considère comme n'étant désormais plus dans les attributions de ce prélat.

On ne sait encore quelle attitude gardera le gouvernement de Lucerne; mais on redoute que la pression de certains libre-penseurs ne le détermine à céder devant la passion anti-catholique de M. Cérésolo, le président de la confédération.

LETTRE DE PARIS

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix.)

Paris, 3 mai.

La commission de permanence s'est réunie aujourd'hui à Versailles et s'est conformée au programme arrêté par la majorité de ses membres, c'est-à-dire l'attitude la plus sévèrement silencieuse à l'égard de M. Thiers et de sa politique, afin de réserver toute initiative de la lutte dans l'Assemblée à l'époque de son retour.

Tous les députés conservateurs présents à Versailles et à Paris tiennent le langage le plus vif contre la politique néfaste de M. Thiers et se montrent résolus à l'arrêter enfin dans une voie si funeste aux intérêts de la France.

On agit déjà les moyens à prendre pour remplacer M. Thiers. C'est un grand préjugé de s'imaginer qu'il est indispensable. On en disait autant de M. Grévy, qui était considéré comme le seul capable de présider l'Assemblée.

Or, le jour où M. Grévy a été renversé, la majorité lui a trouvé immédiatement un successeur qui remplit très-dignement sa mission. Il en sera de même pour M. Thiers. Tout homme politique, même avec moins d'esprit, ne fera pas plus de mal à notre pays. Il se vante beaucoup et se fait vanter par la presse officieuse, d'avoir facilité la libération du territoire et le paiement de l'indemnité de guerre.

Il suffirait pour arriver à ce résultat d'exécuter les traités et de relever le crédit de la France. Les garanties d'ordre et de sécurité à l'intérieur sont les meilleures conditions pour consolider le crédit d'un pays. Or, c'est la politique conservatrice de la majorité de l'Assemblée qui, en résistant à M. Thiers, a beaucoup plus fait que lui-même pour inspirer confiance à l'Allemagne et à l'Europe. Il faut donc en finir avec ces banalités, débitées par les J. Simon et les feuilles officieuses sur les services rendus par M. Thiers seul en faveur de la libération du territoire; elle pourrait être certainement compromise par la politique qui conduit aux Barodets et serait de nature à inquiéter l'Allemagne et sur notre situation intérieure et sur sa propre situation à elle-même, au moment où elle est menacée à son tour par la propagande radicale et communiste.

Tant dans l'intérêt de l'ordre à l'intérieur que de la libération du territoire et de notre influence au dehors, nous avons tout à gagner à retirer des mains de M. Thiers un pouvoir dont il a fait un

usage qui ne profite qu'à la plus abjecte démagogie.

Il sera facile à la majorité conservatrice de trouver dans son sein un homme d'expérience et d'énergie, qui deviendra le chef du pouvoir exécutif et choisira les ministres parmi les membres de l'Assemblée qui se sont distingués par leur talent et leur caractère.

Il y a lieu de croire que, dans toutes les combinaisons, le maréchal de MacMahon sera le commandant en chef des armées de terre et de mer.

Des groupes de députés s'occupent d'organiser des comités d'action à Paris et dans les départements, pour résister à l'invasion radicale. Un de ces groupes s'est réuni, il y a peu de jours, chez M. de Grellus; d'autres se préparent et seront probablement réunis après le retour de l'Assemblée dans une vaste association de défense sociale.

Ce qui reste de bon sens dans notre pays s'est réfugié dans la partie de nos campagnes qui a échappé à la grangère radicale. La *Gazette des Campagnes* fait entendre cette parole de bon sens, à propos des dernières élections:

- « La grande capitale de la France, la reine *Carotte* de la civilisation, (d'autres diraient la *syphilisation*), a donné 180 mille voix à la faction qui a fusillé les prêtres, les soldats, les gardiens de l'ordre matériel et moral, et mis le feu à ses monuments.
- « L'élu de la grande capitale est un maître d'école révoqué, devenu, par la caprice de nos faubourgs, à la suite d'un club lyonnais, le premier personnage de la République sans épithète.
- « Cette élection est le digne couronnement de toutes les extravagances dont le spectacle écoeure les hommes sensés qui visitent Paris. On'en vienne encore nous dire que nous avons tort d'appeler Paris un grand Bicêtre politique et social.
- « La démagogie triomphe non seulement à Paris, mais jusque dans nos campagnes, où ses apôtres ont eu seuls le privilège de circonvenir les masses populaires et de les alcooliser avec le grossier breuvage de leurs sophismes pervers et de leurs promesses insensées. »

La radicalité, à Paris, depuis l'élection Barodet, devient de plus en plus insolente.

Il y a peu de jours, la femme de l'un de nos députés descendant de fiacre et venait de payer son cocher, quand celui-ci voyant qu'il avait affaire à une personne riche, dit, en regardant la dame: « Nous les aurons bientôt, ces grosses têtes. » La femme du député fut si effrayée de l'air et du ton de cet homme qu'elle fut au moment de se trouver mal et n'eut que le temps d'entrer dans la boutique la plus voisine.

Le prince Napoléon vient de vendre à un anglais sa belle propriété de Frangins sur le lac de Genève; il se fait construire une autre résidence à Genève. On est très-scandalisé dans cette ville de la présence de la trop célèbre Cora Pearl.

DE SAINT-CHÉRON.

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 5 MAI 1875

— 90 —

LE TRIOMPHE D'UNE FEMME

(Traduction de l'anglais)

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XVIII.

A la mer. — (Suite)

Miss Lavinia de Crespigny sonna, et M. Parker, qui d'habitude ne se pressait pas trop pour accourir, fit preuve ce soir-là d'un zèle merveilleux en se montrant sans retard.

« Dites à mistress Jecpott de venir ici, dit miss Lavinia, j'ai à lui parler. » Le majordome fut s'acquitter de la commission, et il y eut de nouveau un instant de silence qui parut fort long, mais qui ne dépassa pas cinq minutes. Au bout de ce temps, mistress Jecpott apparut. C'était une femme d'un extérieur respectable, mais d'allures un peu roides. Elle était depuis trente-cinq ans au service de la maison, et elle avait environ quinze ans de plus que les misses de Crespigny, qu'elle appelait toujours les jeunes demoiselles.

« Jecpott, dit miss Sarah, je veux savoir si personne, excepté vous, n'est entré

dans la chambre de M. de Crespigny depuis que vous y êtes? »

— Oh! ma foi non! miss, répondit aussitôt la femme de charge, certainement non.

— En êtes-vous bien sûre, Jecpott? »

— Tout à fait sûre, miss, aussi sûre que de ma présence ici en ce moment.

— Vous parlez avec beaucoup d'assurance, Jecpott, mais l'affaire est très-sérieuse. On m'a dit que vous aviez dormi? »

— Dormi! miss de Crespigny! Ah! mon Dieu! qui a pu dire pareille chose?.. qui a pu être assez méchant pour inventer une pareille histoire? »

— Etes-vous certaine de n'avoir pas dormi? »

— Oui, miss, tout à fait certaine. J'ai fermé les yeux quelquefois, car j'ai la vue faible comme vous savez, miss, et la lumière m'éblouit et me donne mal à la tête.

Je ferme toujours les yeux quand je suis assise le soir, ma vue ne me permettant pas de travailler à l'aiguille ou de lire un journal, et puis les avoir fermés le soir, mais je n'ai pas dormi, miss, oh! ma foi non! j'étais trop agitée et trop inquiète pour cela, beaucoup trop, et puis, je n'ai jamais été forte dormeuse, et j'ai entendu remuer une souris dans la chambre.

— Vous ne m'avez pas entendu entrer dans la chambre, n'est-ce, mistress Jecpott? demanda Lancelot Darrell.

— Vous! monsieur Darrell? oh non! ni vous ni personne autre, monsieur.

— Et vous ne pensez pas que j'aurais pu entrer dans la chambre sans que vous vous en aperceviez? Vous ne pensez que j'aurais pu entrer pendant que vous dormiez? »

— Mais je ne dormais pas, monsieur Darrell, et, pour ce qui est de votre entrée ou de celle de tout autre à mon insu, il n'y a pas de danger. J'ai entendu le frolement des feuilles contre les fenêtres.

— Je crains que cette partie de votre accusation ne soit réduite à néant, mistress Monckton. dit Lancelot Darrell avec mépris.

— Jecpott, dit miss Lavinia de Crespigny, retournez voir si les clefs de mon oncle sont en sûreté.

— Oui, allez, mistress Jecpott, ajouta Lancelot Darrell, et regardez bien si elles ont été touchées depuis la mort de votre maître.

La femme de charge quitta le salon, et revint après trois minutes d'absence.

« Les clefs sont en sûreté, miss Lavinia, dit-elle. »

— Et ont-elles été dérangées? demanda Lancelot.

— Non, monsieur Darrell; elles sont exactement à la même place. Elles sont où les a laissées notre pauvre maître en mourant, à moitié cachées sous un mouchoir.

Lancelot Darrell respira plus librement. Comme ces femmes stupides l'a-

vaient servi miraculeusement et avaient facilité sa défense!

« Cela suffit, Jecpott, dit miss Sarah, vous pouvez vous retirer maintenant. N'oubliez pas que vous êtes responsable de tout ce qui est dans la chambre de mon oncle jusqu'à l'arrivée du notaire. C'eût été une vilaine affaire pour vous si on eût touché aux clefs de M. de Crespigny. »

Mistress Jecpott eut l'air un peu effrayé de cette remarque, et s'éloigna sans retard. Supposons qu'elle se fût endormie, après tout, pendant cinq minutes ou à peu près, et qu'un malheur en fût résulté, qu'elle n'aurait pas été sa punition! Elle avait une idée très-vague de la puissance de la loi, et elle ne savait pas de quelle pénalité elle aurait été passible pour un somme de cinq minutes dont elle n'eût pas eu conscience.

Cette honnête femme avait l'habitude, depuis dix ans, de passer sa soirée à faire une foule de sommes intermittentes, et elle n'avait pas l'idée qu'en fermant les yeux pour les garantir de l'éclat de la lumière, elle dormait souvent une bonne heure tout d'un trait!

« Eh bien! mistress Monckton, dit Lancelot Darrell quand la femme de charge fut sortie, je présume que vous êtes convaincue maintenant que ce songe d'une nuit d'hiver était tout bonnement une hallucination. »

Éléonor le regarda avec un sourire de mépris qu'elle ne chercha pas à cacher,

et cette torture ne fut pas la moins pénible de celle que l'artiste fut obligé d'endurer ce soir-là.

« Ne me parlez pas, dit-elle; rappelez-vous qui je suis, et que ce souvenir vous impose silence. »

La sonnette de la grande porte retentit avec force au moment où Éléonor finissait de parler.

« Dieu soit loué! s'écria miss de Crespigny, le clerc de M. Lawford arrive enfin. Il va se charger de tout, et si quelqu'un a fouillé dans les papiers de mon oncle, ajouta-t-elle en regardant d'abord Lancelot, puis Éléonor, je ne doute pas qu'il ne s'en aperçoive. Nous sommes des pauvres femmes sans protection, mais nous saurons faire défendre nos droits. »

— Je ne crois pas qu'il nous reste quelque chose à faire ici, dit M. Monckton; êtes-vous prête à rentrer, Éléonor? »

— Toute prête, répondit sa femme. — Vous n'avez plus rien à dire? — Plus rien.

— Alors, mettez votre châle et venez! Bonne nuit, miss de Crespigny. Bonne nuit, miss Lavinia. »

Le clerc de M. Lawford entra au moment où Gilbert Monckton et sa femme quittaient le salon. C'était le même petit vieillard que Richard Thornton avait vu à Windsor. Éléonor s'aperçut que cette homme fut surpris de voir Lancelot Darrell. Il tressaillit, et jeta vers l'artiste un regard effrayé et à moitié in-